

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**137. Val-Richer Vendredi 21 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

137. Val-Richer Vendredi 21 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Littérature](#), [Réseau social et politique](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-21

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNotre promenade a uré près de six heures, plus de deux heures en ,voiture et de trois à pied.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 407, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/76-82

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°137 Vendredi soir 21, 9 heures

Notre promenade a duré près de six heures, plus de deux heures en voiture, et de trois à pied. Nous avons été de vallée en colline et de colline en vallée, la mer à l'horizon, sous un beau soleil, au milieu d'un beau pays bien boisé, bien cultivé, toujours en présence d'une nature très riante et d'une civilisation très active. Mais sous nos pieds la nature la plus sale et la civilisation la plus grossière qui se puissent imaginer ; des chemins abominables, ou pas de chemin du tout, ce qui valait mieux. Pourtant vous êtes venue là, vous ne m'avez pas quitté ? Quand j'ai vu cette boue, ces trous, ces pierres, je n'ai pas souffert que vos pieds y touchassent ; je vous ai prise dans mes bras, je vous ai portée. Vous étiez bien près de moi, toute appuyée sur moi, les yeux tournés vers moi quelque fois les retournant pour regarder le paysage, puis me les rendant doux et heureux.

Nous avons cheminé, ainsi très agréablement. Mes compagnons, qui n'avaient pas le cœur aussi joyeux, ne marchaient pas aussi légèrement que moi ; ils tâtonnaient, bronchaient. M. Rossi est tombé, Mad. de Meulan est tombée. Ils sont là bas, dans le salon à jouer aux échecs. Moi, j'ai joué une partie de trictrac avec M. Duvergier de Hauranne et je vous reviens, car vous ne jouez pas au trictrac. Je vous répète que Lady Granville a raison, et que M. de Lieven a reçu permission ou plutôt ordre de vous écrire. Pour combien de temps, combien de fois ? Je n'en sais rien.

Avez-vous lu les romans d'Anne Radcliff, les statues immobiles, inanimées, qui sont sur votre chemin et vous empêchent absolument de passer ? Tout à coup vous découvrez un bouton, vous le pressez, la statue se meut, vous ouvre le chemin vous transporte même et vous sert. Il y a un bouton à presser. Vous le savez.

Que signifie, cette arrivée à Weimar des Grandes Duchesses aînées ? Est-ce qu'il y a un ou deux mariages arrangés, à Munich ou ailleurs ? On me disait ces jours-ci que le Prince royal de Bavière était marié en secret, qu'il se défendait par là contre tout ce qu'on voulait faire de lui. Y a-t-il quelque chose de vrai ? Je suis charmé que Marie soit partie. Le conseil de vos amies est bon. Cette manière envers vous n'est pas tenable. Si elle en peut changer, il faut qu'elle en change. Si elle ne peut pas, à plus forte raison. J'ai une vraie pitié de cette jeune fille. Si elle eût eu de l'esprit, et le cœur à la fois un peu vif et sensé, elle se fût si bien trouvée de vous et près de vous ! Elle se fût trouvée trop bien. Quand vous l'auriez mariée, il lui aurait fallu descendre. Décidément sa position est triste. Ce qu'elle aurait de mieux à faire, ce serait de retourner dans son pays, d'épouser un bon gros gentilhomme Allemand et de ne plus penser à tout ce qu'elle a vu et entendu sous votre toit.

Je n'avais plus pensé que les Holland étaient à Paris. Parlez- leur de moi, je vous prie. Lady Holland a été très bonne pour moi. Dites-lui que je regrette beaucoup de ne pas la voir et que je la prie de me garder, malgré cela ses bontés. Partent-ils, bientôt ? Vous m'avez dit que vous m'enverriez une lettre de Lady Clanricarde. Que devient M. Ellice ? Est-il vrai, comme je le vois dans les journaux, que Lord Durham ait déclaré qu'il resterait au Canada. J'ai peine à me figurer que je ne reverrai pas Lady Elisabeth Harcourt. Il faut que je redescende. La partie d'échec doit être finie.

Samedi 7 heures et demie

J'ai ici un petit jeune homme de 16 ou 17 ans du midi, un peu de mes parents, qui achève ses études au Collège Louis le Grand et que j'ai fait venir pour ses

vacances. Henriette l'a pris sous sa protection. Hier deux heures avant que nous ne montassions en voiture pour notre promenade, elle est venue me dire tout bas : " Mon père, j'ai engagé Favié à aller à la promenade avec vous. Il dit que cela lui fera plaisir. " Je lui ai représenté qu'il fallait songer au plaisir de tout le monde, que Favié était un enfant dont la société amuserait peu les grandes personnes pour qui la promenade, se ferait qu'elle avait eu tort de l'engager sans m'en parler et Favié n'est pas venue. Mais je l'ai embrassée de bon cœur. J'aime des créatures qui s'occupent des autres et ne craignent pas d'agir par elles-mêmes, de prendre sous leur responsabilité pour obliger ou faire plaisir. Henriette sera une maîtresse de maison très attentive et très aimable et très décidée. Du reste, elle m'a fort bien compris.

10 heures

Pour Dieu, ne soyez pas malade. La lettre de ce matin me laisse tout à fait triste. Voici un triste bulletin de Mad de Broglie : " L'Etat ne s'est point amélioré. La journée d'hier avait été moins agitée ; mais la nuit l'a été davantage. La fièvre est forte. Les médecins ne voient point de nouveaux symptômes ; mais ceux qui s'étaient déjà montrés ne cèdent point. Onze heures. Le calme se rétablit." Adieu. Adieu. Soignez-vous. Il faut que je mette une enveloppe sous l'enveloppe. On ne fait plus que du papier transparent. Je ne crois pas que le principe de la publicité doit aller jusque là. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 137. Val-Richer Vendredi 21 septembre 1838,

François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-21.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1536>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 21 septembre 1838

HeureSoir 9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

69

Notre promenade a duré près de
 dix heures, plus de deux heures en voiture et de train à pied.
 Nous avons erré de vallon en colline et de colline en
 vallon, la mer à l'horizon, sous un beau soleil, au milieu
 d'un beau pays, bien boisé, bien cultivé, toujours en possession
 d'une nature très riante et d'une civilisation très active.
 Mais sous nos pieds la nature et la plus sale et la
 civilisation la plus grossière qui se puissent imaginer; les
 chemins abominables ou pas de chemin du tout, ce qui
 valait mieux. Pourtant vous êtes venue là, vous ne m'avez
 pas quitté. Quand j'ai vu cette boue, ces trous, ces pierres,
 je n'ai pas souffert que vos pieds y touchassent; je vous
 ai prise dans mes bras, je vous ai portée. Vous étiez,
 bien près de moi, toute appuyée sur moi, les yeux tournés
 vers moi, quelque fois se retournant pour regarder le paysage,
 puis me les rendant doux et heureux. Nous avons cheminé
 ainsi très agréablement. Mes compagnons, qui n'avaient pas
 le cœur aussi joyeux, ne marchaient pas aussi légèrement
 que moi; ils tâtonnaient, bredouillaient. M. Rossi est tombé,
 M^{re} de Meulan est tombée. Ils sont là bas, dans le salon,
 à jouer aux échecs. Moi, j'ai joué une partie de trictrac

avec M. Duvergier de Lévergne, et je vous reviens, car vous ne jouez pas au trébuchet.

Je vous répète que Lady Granville a raison et que M^{lle} de Litven a reçu permission, ou plutôt ordre de vous écrire. Pour combien de temps, combien de fois? je n'en sais rien. Voyez vous le livre roman d'Anne Radcliffe, les statues immobiles, inanimées, qui sont sur votre chemin et vous empêchent absolument de passer? Tout à coup vous découvrez un bouton, vous le pressez; la statue se meut, vous ouvre le chemin, vous transporte même et vous sert. Il y a un bouton à presser. Vous le savez.

Quel signifie cette arrivée à Weymar de grandes Duchesses, aînées? Est-ce qu'il y a un ou deux mariages arrangés, à Munich ou ailleurs? On me disait au jour-ci que le Prince royal de Bavière étoit marié en secret, qu'il se défendoit par là contre tout ce qu'on vouloit faire de lui. Il y a-t-il quelque chose de vrai?

Je suis charmé que Marie soit partie. Le conseil de vos amies est bon. Cette manière envers vous n'est pas tenable. Si elle en peut changer, il faut qu'elle en change. Si elle ne peut pas, à plus forte raison. J'ai une vraie pitié de cette jeune fille. Si elle eût eu de l'esprit, et le cœur à la fois un peu vif et sensible, elle se fût si bien trouvée de vous et près de vous! Elle se fût trouvée trop bien. Quand vous l'aurez mariée, il

lui aura
guêlle

vous paye
ne plus

soit.

de
leur de

pour n

la voir

tout.

Vo

Clair

le voir

qu'il ve

de son

finie.

J'ai

peu de

grand

provi

de me

venue

aller

plaisi

de tout le monde, que 'Lavin' étoit un enfant pour la société
montreroit pour les grands, personnes pour qui la promenade de
faisoit, quelle avait eu tort de l'engager dans une partie, &
'Lavin' n'est pas venue. Mais je l'ai embrassée de bon cœur.
L'âme les créatures qui s'occupent de, autre et ne corrigent
pas d'agir par elle-même, de prendre dans leur responsabilité
pour obligés ou faire plaisir. Henriette sera une maîtresse et
maiden très attentive, et très aimable, et très dévouée. Du reste
elle m'a bien bien compris.

Adieu.

Pour Dieu, ne soyez pas malade. La lettre de ce matin me laisse
tout à fait triste.

Vici un triste bulletin de mad' de Broglie: « L'état ne s'est
point amélioré. La journée d'hier avait été moins agitée; mais
la nuit l'a été davantage. La fièvre est forte. Les médecins ne
voient point de nouveaux symptômes; mais ceux qui s'étaient
déjà montrés ne cèdent point — en ce lieu. Le calme se rétablit.

Adieu. Adieu. Saignez-vous.

Il faut que je mette une enveloppe sous l'enveloppe. On ne
fait plus que du papier transparent. Je ne crois pas que le
principe de la publicité doive aller jusqu'à là.

Si
non
valler
d'un
d'un
Mais
civil
Chen
vader
par
je
si
bien
vers
puis
ainsi
le la
que
Mad
à jo